

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier

Laura POGGIOLI

Prix « Envoyé par La Poste » 2022

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Laura Poggioli
- 08. Extraits choisis - « Trois sœurs »
- 09. Photos de la soirée de remise du prix

- 11. Revue Épistolaire n°48 - Épistolaire et biographie
- 13. Catherine Millet - Commencements
- 15. Dernières parutions
- 17. Agenda



Édito

Laura Poggioli, « Trois sœurs » Prix « Envoyé par La Poste » 2022

Nathalie Jungerman

« Vous dites : la vie est belle. Oui, mais ce n'est qu'une apparence ! Pour nous, les trois sœurs, la vie n'a pas encore été belle, elle nous a étouffées comme de la mauvaise herbe... » Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs*, 1901.

C'est cette citation que Laura Poggioli a choisie en préambule à son premier roman publié dont le titre, *Trois Sœurs* (Éditions L'Iconoclaste), fait écho à la pièce de l'écrivain russe. L'auteure raconte l'histoire des sœurs Khatchatourian – Krestina, Angelina et Maria – qui, un soir de l'été 2018, alors âgées respectivement de 19, 18 et 17 ans, ont tué leur père dans l'appartement familial d'un quartier nord de Moscou. Depuis des années, il leur infligeait d'incessantes violences physiques et psychiques. Ce fait divers est devenu une affaire nationale, divisant l'opinion publique, d'autant plus qu'en 2017, les violences domestiques ont été dépénalisées.

Dans son roman, Laura Poggioli alterne la fiction, qui façonne la vie des trois sœurs, leur quotidien, et le récit qui s'articule autour de leur histoire, s'appuyant notamment sur les retranscriptions des entretiens avec la police. Elle explore aussi les mécanismes de l'emprise, de la maltraitance, donne des éclaircissements sur la société contemporaine russe, sur ses paradoxes et fait résonner sa propre expérience. Le jury du prix « Envoyé par La Poste », présidé par Olivier Poivre d'Arvor, a récompensé son roman le 8 septembre dernier, en présence de Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste et de sa fondation. Laura Poggioli, russophone, a vécu à Moscou lorsqu'elle était étudiante. Happée par la beauté du pays, par sa littérature, sa langue, elle y est retournée régulièrement...

Entretien avec Laura Poggioli

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le jury de la 8e édition du prix « Envoyé par La Poste » a choisi de couronner votre premier roman, *Trois sœurs*. Comment avez-vous réagi en apprenant que vous aviez remporté cette distinction littéraire ? Et aviez-vous envoyé votre manuscrit à plusieurs maisons d'édition avant de signer avec l'Iconoclaste ?

Laura Poggioli J'étais déjà très heureuse d'apprendre que mon roman était en lice pour le prix « Envoyé par La Poste » et aussi pour le prix Stanislas. Je suis émue qu'il ait été remarqué, sélectionné. Et bien sûr, être lauréate du prix « Envoyé par La Poste » a été une grande joie.

J'ai envoyé mon manuscrit par courrier postal à trois ou quatre maisons d'édition, pas plus. J'avais repéré les éditions L'Iconoclaste et je souhaitais vraiment être publiée par cette maison dont j'aime beaucoup le catalogue.

Ce livre édité est-il la première tentative d'écriture ?

L.P. J'ai toujours écrit, depuis toute petite, des poèmes, des textes courts. Comme je suis la première de ma famille à avoir fait de longues études et les grandes écoles, je me devais de réussir ma carrière. Alors j'ai commencé par travailler dans un cabinet d'audit financier, ce qui ne m'a pas beaucoup plu. Mais j'ai conservé le désir d'écrire et tenté de trouver le temps pour que ce désir prenne vie. J'ai passé le CAPES de Lettres modernes après la naissance de ma fille aînée (j'ai trois enfants) et j'ai enseigné le français pendant quatre ans. Mes journées étaient toujours trop chargées. Finalement, j'ai décidé de me mettre à l'écriture sérieusement et depuis presque cinq ans, j'ai trouvé mon rythme de travail : j'exerce comme free-lance. Je forme, notamment, des porteurs de

projets en communication. J'ai écrit un premier roman qui a été remarqué par un comité de lecture et qui a failli être publié. Je ne pense pas aujourd'hui retravailler ce texte car il me paraît daté. Récemment, j'ai commencé à écrire un autre livre.

Comment est venue l'idée de ce roman, *Trois sœurs*, dont le contexte est un fait divers qui s'est passé en 2018 à Moscou ? Vous avez découvert l'histoire des sœurs Khatchatourian – Krestina, Angelina et Maria –, en Russie où vous retournez régulièrement après y avoir vécu plus jeune...

L.P. Comme beaucoup de femmes de ma génération, le mouvement #MeToo a été important. Dans nos relations avec les hommes, on a pu s'exprimer et s'avouer que des choses, qui nous ont paru plus ou moins acceptables, ne l'étaient peut-être pas du tout. J'avais envie d'évoquer le sujet avec mes amies russes. Depuis longtemps aussi, l'idée d'écrire un roman qui se passe en Russie et qui parle des femmes m'habitait. De surcroît, en 2018, j'avais créé un petit webzine, avec deux amies, qui d'ailleurs marchait plutôt bien. On faisait des portraits de femmes créatrices, écrivaines. C'était donc dans un esprit un peu féministe.

Au début, quand j'ai décidé de parler de ce fait divers, je me suis demandé si j'avais envie de raconter ça de la Russie. Plus je creusais, plus je réalisais que j'avais moi-même vécu quelque chose de violent mais que je l'avais juste envisagé à mon petit niveau et



Laura Poggioli
© N. Jungerman

Née à Angers, d'origine italienne par ses grands-parents, **Laura Poggioli** tombe en amour de la langue russe au lycée. Elle poursuit son apprentissage à l'université en parallèle à ses études à Sciences-Po. Comme une évidence, son premier livre s'inscrit sur ce territoire-là. À son chevet, les recueils de Anna Akhmatova et Marina Tsvetaeva, les deux grandes poétesses russes qu'elle aime autant pour leurs vers que pour leurs vies. Comme Marina Tsvetaeva, elle fait reposer la sienne sur trois piliers : l'amour, la création, la famille. Âgée de 37 ans, elle est mère de trois enfants et vit à Boulogne-Billancourt. Emmanuel Carrère est l'un de ses maîtres en écriture, avec, tout particulièrement, *Un roman russe* et *Limonov*.



Laura Poggioli
8 septembre 2022
© Thierry Debonnaire

pas dans une perspective sociétale. Même si mon expérience n'a rien à voir avec ce que les trois sœurs Khatchaturian ont subi, leur histoire me touchait, à cause de ma relation à ce pays : il est beau, je l'aime, mais il y a aussi tellement d'âpreté, de violence... Tout se mêlait, et il m'a paru évident que je devais raconter cette histoire, même si elle allait m'obliger à écrire des choses que je n'avais pas envie de dire sur ce pays. De toute façon, je n'avais pas l'intention de faire un brûlot de la Russie. Je voulais apporter de la nuance à mon propos, tout en racontant les violences domestiques qui sont très problématiques et qui disent beaucoup sur la relation homme/femme et plus généralement sur la société russe. Pendant l'écriture de mon roman et jusqu'à la fin, nous n'étions pas du tout dans le contexte actuel.

Vous dites avoir parcouru les récits de sévices mis en ligne par les avocats des trois sœurs... Est-ce que vos recherches ont été éprouvantes ? Est-ce que certains passages ont été plus difficiles à écrire que d'autres ?

L.P. Les recherches ont été éprouvantes en effet. J'ai découvert cette histoire la dernière fois que je suis allée en Russie, en 2019. C'était un peu plus d'un an après #MeToo et lorsque je me suis mise à parler de ce mouvement et que j'ai prononcé « hashtag me too », mes amies russes ne comprenaient pas au début de quoi il s'agissait. Puis elles m'ont dit que la mobilisation contre le harcèlement sexuel était difficile dans leur pays. Elles m'ont signalé qu'il y avait quand même quelques influenceuses, activistes, féministes qui s'exprimaient, et que je pouvais me renseigner par ce biais. C'est ainsi que j'ai découvert le contexte et l'histoire des trois sœurs Khatchaturian. J'avais entendu parler d'une loi sur la dépénalisation des violences domestiques en 2017, mais je ne m'étais pas trop attardée sur le sujet à ce moment-là.

Je suis donc rentrée en France avec cette histoire en tête et je n'ai pas réussi à m'en détacher. C'était éprouvant, certes, mais très vite j'ai contacté l'avocat des sœurs car, de prime abord, j'avais un projet de documentaire avec un réalisateur. L'avocat principal et ses confrères (il y en a quatre en tout) avaient donné leur accord car ils avaient envie qu'on parle de cette affaire. L'avocat principal m'a dit que les journalistes n'étaient pas autorisés à approcher les filles et qu'elles n'avaient pas le droit de se parler entre elles... Ce projet de film n'a pas vu le jour parce que la pandémie est arrivée un ou deux mois plus tard. J'ai continué à creuser, à me documenter. Sur le site Internet de l'avocat, il y a énormément d'informations détaillées. J'ai aussi visionné des heures de plateaux télévisés, d'émissions, de reportages, etc. Quand j'écrivais les chapitres de fiction, j'imaginai leur quotidien grâce à toutes les

images qui montraient leur appartement et que j'ai pu glaner ici ou là. J'avais besoin de la fiction, sinon j'aurais eu l'impression de faire un travail purement journalistique. J'ai eu énormément de mal à écrire le chapitre dans lequel je décris une scène de viol car je me demandais si j'avais le droit de le faire, et je l'ai retravaillée avec mon éditrice Sylvie Gracia. Je pense que je l'ai racontée avec respect, mais non sans difficultés.

Avez-vous retravaillé d'autres passages avec l'éditrice ?

L.P. Oui, et c'était très positif. Sylvie (Gracia) a vraiment fait grandir le texte. Elle a dit des choses très justes, en alliant légèreté et sérieux. Avec Thomas aussi, qui est un jeune coordinateur éditorial à l'Iconoclaste, nous avons fait du bon travail. Nous avons surtout retouché les chapitres de récit, assez peu ceux de fiction.

D'où viennent vos accointances avec la Russie ? Pourquoi ce pays ?

L.P. C'est complètement par hasard. J'ai appris une troisième langue au lycée, le russe, et mon professeur était vraiment formidable. Elle nous emmenait en Russie, elle nous transmettait son amour du pays, de la littérature, de la poésie que j'aimais beaucoup. Et particulièrement Akhmatova, Tsvetaïeva, Maïakovski. Encore aujourd'hui, je reviens toujours à leurs poèmes, à leurs carnets aussi, que je lis dans le texte. J'allais très souvent me promener au musée Maïakovski quand j'habitais à Moscou. J'aime également d'autres textes, d'autres auteurs et notamment Tchekhov dont je cite en exergue un extrait des *Trois Sœurs* (1901) qui fait écho au titre de mon roman. Ce qui me touche chez les Russes c'est qu'ils expriment tout de leur vie intérieure ; leurs émotions se manifestent avec quantité de nuances. On peut dire beaucoup plus de choses qu'en langue française. Il faut d'ailleurs davantage de mots pour parler un russe courant qu'un français courant. Je suis partie vivre à Moscou après le lycée et même si ce n'était pas facile au début, j'y étais bien.

Mon professeur de russe a lu mon livre et m'a écrit un message très encourageant. Elle retrouvait dans mon récit la justesse des situations.

« Tuer son père, c'est aussi tuer une partie de son être. Je voulais comprendre ce qui avait déclenché le passage à l'acte des trois sœurs, ce moment où dans leurs têtes tout avait basculé », vous écrivez page 198. Vos recherches sur le sujet et l'acte même d'écrire vous ont amenée à questionner votre propre histoire familiale, amoureuse... C'est un sujet qui résonne en vous. Est-ce la

fiction, notamment, qui vous a aidé à comprendre le passage à l'acte des sœurs Khatourian ?

L.P. Oui, écrire m'a aidé à comprendre. Dans la dernière scène du livre, mais c'est l'une de celles que j'ai écrites en premier, qui évoque ce moment d'une très grande violence, j'ai essayé de comprendre, sans juger, comment de victime on pouvait devenir bourreau. Il y avait une forme de préméditation quand même : pendant la journée qui a précédé le meurtre, elles se sont préparées... En écrivant, grâce à la fiction, j'ai pu plonger dans leur quotidien, imaginé le huis clos épouvantable avec ce père qui est une espèce d'ogre. Par rapport à mon histoire familiale, j'ai tiré des fils, non pas dans l'idée de comparer ce qui n'est pas comparable, mais d'éclairer, ce qui, à un moment de ma vie, avait pu me faire accepter une certaine forme de violence. Raconter l'histoire des sœurs m'a peut-être permis de mieux saisir le mécanisme de l'emprise et de la violence. Écrire mon histoire, raconter ce que j'ai pu entendre dans ma famille, ce qui s'y est joué, a sans doute été une forme de catharsis.

Comment avez-vous pensé la structure de votre livre ? La fiction façonne la vie de ces trois sœurs, leur quotidien, et le récit entremêle leur histoire, la tragédie et les traces de votre propre histoire...

L.P. La structure du livre a été assez évidente, elle s'est imposée à moi. J'ai composé le livre avant la rédaction. Au début, quand j'ai découvert cette histoire et projeté d'en faire un documentaire, je réfléchissais en même temps à l'écriture d'un roman. Avec la pandémie et le contexte du confinement, j'étais enfermée avec cette histoire et toute la documentation écrite et visuelle que je trouvais sur Internet. Pendant six mois, je n'ai rien fait d'autre que de lire, regarder et écouter. Ensuite, pendant quatre mois, j'ai pris beaucoup de notes et à ce moment-là, je savais exactement ce que je voulais faire. J'ai construit un plan. J'ai eu cette idée d'alternance des chapitres, entre fiction et récit, et de compte à rebours pour les scènes imaginées. J'ai écrit les deux premiers chapitres en janvier 2021, et même s'ils ont beaucoup changé depuis, la narration était lancée. Puis, en quatre jours, j'ai écrit le tiers du livre, et le reste assez rapidement. Mais avant, il a fallu que je porte le sujet pendant un an. Il y a eu une grande préparation mentale.

Je me suis servie des retranscriptions des entretiens avec la police pour écrire la scène finale du parricide ou pour raconter l'interrogatoire des sœurs visant à établir les faits. Je ne me serais pas permis d'inventer. Par contre, les scènes à l'école, celle du pique-nique, je les ai imaginées.

J'ai pris parfois des libertés et j'ai essayé de trouver un équilibre entre ce qui me semblait être autorisé à faire et ce qui ne l'était pas.

Emmanuel Carrère est mon écrivain contemporain préféré, il est un modèle pour moi. Il tisse toujours des liens entre sa vie et d'autres vies que la sienne. C'est quelque chose de très inspirant pour moi. Tout son projet littéraire me touche beaucoup. Jamais, je n'aurais voulu écrire un livre dont le sujet ne parle que de moi. J'ai besoin de raconter le monde, en faisant, il est vrai, des ponts avec ma propre expérience.

Les trois sœurs sont devenues le symbole de la lutte contre les violences domestiques en Russie, violences qui ont été dépenalisées en 2017 pour, et c'est ironique, la stabilité des familles et de la société. Est-ce que la parole s'est vraiment libérée en Russie ?

L.P. C'est difficile à comprendre et je crois que l'incompréhension que nous avons de ce pays vient du fait que nous le voyons toujours avec notre regard d'Occidentaux. Une partie de la population russe, celle qui soutient cette dépenalisation, pense clairement que, d'une part, une loi ne change rien, et que d'autre part, si cette loi s'immisce dans la famille, cela signifie qu'elle va remettre en cause l'autorité des parents sur les enfants. Pour eux, ces articles législatifs les renvoient à l'image qu'ils se font de nous, d'un Occident qu'ils taxent volontiers de dégénéré. Ce dont témoignent les propos du patriarche orthodoxe russe Kirill qui ont été traduits dans la presse : « Nous ne pardonnerons jamais à cet Occident dégénéré avec ses Gay Pride ». Il s'agit de son sermon du 6 mars, peu après le début de la guerre. Donc, tout notre progressisme, par rapport au mariage pour tous, aux transgenres, au féminisme, à la libération de la parole, #MeToo, etc., fait partie pour eux de ce qui symbolise la dégénérescence de nos sociétés. Sans parler de notre politique migratoire. Le racisme en Russie est très élevé. D'après eux, nos sociétés vont mal à cause de nos législations et ils n'ont pas envie de nous imiter, de nous ressembler. Ils justifient la loi sur la dépenalisation des violences domestiques ainsi. Ce n'est pas en disant « tout le monde a le droit de frapper sa femme », ce serait faire des raccourcis. Cependant, il n'y a vraiment rien en Russie pour protéger les victimes de violences. Les activistes se battent pour qu'il y ait des centres, des structures. Cela dit, en France, il n'y a pas si longtemps que les choses ont évolué. Peut-être qu'en Russie, dans 10, 20 ou 30 ans, ils en seront au même point que nous aujourd'hui. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. Le peu d'établissements et d'associations qui existaient ont dû fermer parce qu'ils étaient financés en partie par des fonds étrangers. La législation sur les « agents

de l'étranger » a été mise en place pour combattre l'influence occidentale. Parmi les personnes susceptibles d'être visées par cette appellation figurent les défenseurs des droits humains, les journalistes, des citoyens ordinaires ou des associations, des organisations comme des ONG. Déjà qu'il n'y avait pas grand-chose, il n'y a presque plus rien. Et c'est de pire en pire. Aussi, certaines personnes disent que si une femme se fait battre c'est peut-être qu'elle le mérite, qu'elle a fait quelque chose de mal. Il y a ce fameux proverbe : « s'il te bat, c'est qu'il t'aime ». De nombreux drames, épouvantables, ont eu lieu. J'en cite quelques-uns dans le livre. Je pense à Margarita Gratcheva qui s'est fait couper les mains par son mari jaloux. Des gens excusent le mari en prétendant qu'elle le trompait, qu'elle l'avait bien cherché. D'autres affirment également que s'il y a des violences, il est possible de partir. C'est ce que pensent une partie de l'opinion publique à propos des trois sœurs. Elles ont tué leur père, donc elles doivent être punies parce que si elles allaient vraiment mal, elles auraient pu quitter le domicile. Ces personnes méconnaissent complètement l'emprise, surtout d'un père sur ses propres enfants. Elles ne tiennent pas compte non plus du fait que les trois filles ne savaient pas où aller.

Quant à la mère ?

L.P. En 2014, la mère des trois filles a été chassée par son mari. Au début, elle s'est réfugiée dans sa famille. Son frère et sa mère ont fait des signalements à la police. Son frère a été ensuite menacé... Elle a finalement trouvé du travail et a pu s'installer. Elle a essayé de prendre ses filles avec elle mais le mari ne voulait pas. Tout le monde avait peur des représailles. Cet homme avait des armes, il terrorisait le quartier. À l'école, ils n'ont rien mis en œuvre pour les protéger, par contre les voisins ont prévenu la police à plusieurs reprises. Mais rien n'a été fait. C'était un dealer, un trafiquant de drogue notoire. L'avocat a fait une longue interview cet été, une sorte de point sur l'affaire quatre ans après les faits. Le verdict n'a pas encore été rendu. Les trois sœurs vivent toujours dans un entre-deux, même si elles n'ont plus les bracelets électroniques. Elles peuvent voir leur mère chacune à leur

tour, mais ne sont pas encore autorisées à se voir entre elles. Il disait qu'elles avaient arrêté leurs études, qu'elles travaillaient, mais sans rentrer dans les détails par mesure de protection.

Votre livre pointe aussi la place des femmes dans la société russe, le rapport à l'intimité...

L.P. Le mot même d'intimité n'existait pas en russe. Il existe seulement depuis la fin de l'URSS : « *intimnost* », un mot calqué sur le nôtre. Dans les appartements communautaires, les familles vivaient dans une seule pièce, ils n'avaient donc pas la possibilité d'avoir des relations intimes justement. D'une certaine façon, c'était aussi le seul endroit où l'on pouvait se sentir libre, puisque tout était contrôlé ailleurs. Il pouvait donc y avoir une forme d'exutoire. Dans mon histoire familiale, j'ai beaucoup entendu dire que les hommes étaient violents avec leur femme, parce qu'ils étaient humiliés à longueur de journée à l'usine ou à la mine. Dans cette société hyper contrôlée qui était celle de l'Union soviétique, le petit espace intrafamilial était le lieu où l'homme avait la possibilité de dominer sa femme, ses enfants, et la violence s'y exprimait. Pour

autant, les hommes russes ne sont pas devenus violents en Union soviétique. On trouve de nombreuses évocations de la brutalité dans la littérature russe du XIXe siècle. Et ce fameux proverbe que nous avons cité ne date pas non plus de l'URSS. La société russe est violente de toute façon. On le voit aujourd'hui, ça éclate aux yeux du monde.

Vous qui avez vécu en Russie et qui avez des amis à Moscou, notamment Marina à qui vous dédicacez le livre, quel est votre point de vue sur le conflit actuel ?

L.P. Je ne m'attendais pas du tout à cette offensive militaire sur le sol ukrainien le 24 février 2022. Beaucoup d'experts de la Russie n'avaient pas prévu une invasion de la sorte alors que les États-Unis, je sais, l'avaient envisagée. Le 23 février, la veille du début de la guerre, on faisait les photos de promotion pour la publication de mon livre et j'étais très heureuse de sa future parution. Quand la guerre a commencé, je me suis dit que je n'avais plus le droit d'être heureuse pour mon roman, je me sentais mal. Je ne savais même plus



Laura Poggioli
Trois sœurs
Éditions L'Iconoclaste,
août 2022, 320 pages.
PRIX « ENVOYÉ PAR LA POSTE 2022 »

si je pouvais m'autoriser à publier quelque chose sur la Russie. Mon éditrice m'a rassurée en me disant que j'apportais des éclaircissements, que je montrais la société « avec une lampe torche ». Mais les trois premières semaines, je ne savais plus du tout où j'en étais.

La Russie fait partie de ma vie depuis 20 ans. J'ai toujours écouté les Russes sans les juger, entendu parler du rapport à l'Occident démocratique, aux États-Unis, du bouclier anti-missiles, des élargissements de l'OTAN en Europe de l'Est... Si je n'avais jamais jugé jusque-là la Russie, j'étais désormais obligée de le faire moralement, ce qui a provoqué en moi une sorte de conflit intérieur. Cela signifiait regarder différemment un certain nombre de choses que je n'avais pas vues correctement. Avec quelques-unes de mes amies, ce n'était pas évident. Marina, par exemple, de nationalité russe, est née dans le Donbass. Toute sa famille est là-bas. On lui raconte depuis 2014 les exactions, les tortures, le fait qu'on empêchait les russophones de parler leur langue, etc. Alors lui dire que c'est certainement l'armée russe qui tirait les ficelles, elle ne peut pas l'entendre. Je ne dis pas que sa vérité est complètement fautive, mais c'est très compliqué d'avoir une conversation. Au début, j'en pleurais. On a fini par ne plus aborder le sujet. J'ai d'autres amies qui sont sur un positionnement différent. L'une d'entre elles a été arrêtée dans une manifestation contre Poutine. Mais mes petits ressentis n'ont aucune importance, bien évidemment, par rapport à ce que vivent tous les Ukrainiens qui ont dû partir de chez eux, qui subissent des crimes de guerre, des viols... Depuis le début de ce conflit, j'observe un durcissement en Russie qui me fait du mal et me fait craindre le pire. Il y a beaucoup d'activistes, que je suivais au moment de mes recherches sur les trois sœurs, qui ont été arrêtés ou se sont enfuis. C'est de plus en plus dangereux de s'opposer. Je ne sais pas si j'aurais envie de retourner en Russie en ce moment, je ne pense pas.

Vous serez présente au festival du livre de Villeneuve-sur-Lot le dimanche 25 septembre et participerez à une table ronde qui présentera l'action mise en place par Voix du Sud avec les habitants, et présentera aussi le prix « Envoyé par la Poste ». Des participants à l'atelier d'écriture et de création de chansons qui a eu lieu en août dernier sont conviés. Ils ont lu le début de chacun des livres en lice pour le prix « Envoyé par La Poste ». Certains sont en réinsertion. Vous

êtes sensible aux actions proposées aux personnes en réinsertion, aux actions de médiation....

L.P. Oui, je suis sensible à de telles actions. J'ai travaillé pour une association créée en 2015, intitulée « Règles Élémentaires », qui lutte contre la précarité menstruelle. Elle a pour mission de collecter des protections d'hygiène intime, via des acteurs sociaux, à destination des femmes dans le besoin (sans domicile, victimes de violences ou en prison...). J'y ai travaillé deux ans, les six premiers mois en tant que bénévole. Au début, j'étais rédactrice, j'écrivais sur divers petits sujets et ensuite j'étais responsable de la communication. J'ai participé à la création et au déploiement d'ateliers pour les personnes bénéficiaires – en milieu scolaire aussi –, afin de briser le tabou des règles. J'ai beaucoup aimé concevoir puis animer les ateliers. À l'avenir, je souhaiterais créer des ateliers d'écriture en milieu carcéral. Quant à la table ronde au festival du livre de Villeneuve-sur-Lot, j'ai accepté tout de suite !

Sites Internet

Éditions L'iconoclaste

<https://editions-iconoclaste.fr/livres/trois-soeurs/>

Prix « Envoyé par La Poste » - Vidéos

<https://fondationlaposte.org/projet/laura-poggioli-remporte-le-prix-envoye-par-la-poste-2022>

Rencontre avec Laura Poggioli

Quelques dates :

Jeudi 29 septembre 19h

Maison Jaune

36 rue de la République 69250 Neuville sur Saone

Mercredi 12 octobre 19h30

Librairie Nouvelle et Cie

69 Rue des Bourguignons, 92270 Bois-Colombes

Jeudi 13 octobre 19h15

Librairie A Sole

16, rue Pizay, Lyon

Dimanche 16 octobre 10h

Fête du Livre de Saint-Étienne

Place de l'Hôtel de Ville

Mardi 18 octobre 2022, de 18h00 à 20h00

Librairie la Manufacture

Place Maurice Faure

Romans-sur-Isère

Extraits choisis

Trois sœurs de Laura Poggioli

© Éditions L'Iconoclaste, 2022

Un Soir de l'été 2018, Chaussée Altoufievo

Page 11

Il n'est pas grand l'appartement. Un salon avec cuisine, deux chambres, une salle de bains, des toilettes. La tapisserie n'a pas de couleur. Jaune-marron, elle n'a pas été changée depuis les années Gorbatchev, quand c'était encore un appartement communautaire. Les rideaux en voile accrochés à la baie vitrée du salon ont la teinte du ciel blanchâtre des jours d'automne, du ciel qui porte la neige avant de la laisser tout recouvrir de Moscou. Les toits d'immeubles, les trottoirs, les arbres, les jeux des squares s'accumulent, identiques, d'un bloc à l'autre dans les quartiers périphériques déployés aux confins de la kol'tsevaïa linia, la ligne circulaire du métro. Au-dessus du buffet sont posées ou accrochées des dizaines d'icônes, de chapelets, de photographies de lieux sacrés. Comme un bout d'église dans l'entrée.

Il n'est pas grand l'appartement, beaucoup trop étroit pour elles et lui. Dans la chambre du père, un lit, un bureau, un fauteuil, une penderie. Pas de décoration, pas de cadre, pas de couleur. Dans la chambre des filles, un lit superposé et un lit simple, des affiches, des livres, des pots remplis de crayons, des vêtements posés à droite à gauche, un miroir, des autocollants en forme de flocons qui sont restés sur la fenêtre depuis plusieurs Noël.

Les trois sœurs sont allongées sur leurs lits, elles ont gardé leurs sous-vêtements, leurs leggings noirs, leurs t-shirts. Elles n'ont pas mis de pyjamas ce soir, elles respirent fort, fixent le plafond, ne se regardent pas. Dans le salon les insultes de leur père depuis son fauteuil à bascule au velours beige élimé, le souffle haletant, la toux grasse. L'odeur de leur père partout dans l'appartement, sauf sur leurs draps, il n'a pas été là pendant un mois. Sa voix qui cogne les murs. « Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir trois gamines comme ça ? Qui est-ce que vous avez invité chez moi ? Vous allez voir ce que vous allez prendre ce soir ! Vous allez avoir une bonne raison de gueuler, de chialer, vous ne recommencerez plus après... » Sa voix qui grogne et qui claqué encore, les pas titubants s'approchant.

Les voix des filles, elles, sont blanches. « Maintenant, maintenant. » Elles le répètent pour y croire, comme un programme, une ligne de code. « C'est maintenant. » Les trois paires de leggings sortent de leurs lits d'enfant. Les jambes fines ne tremblent pas. C'est l'instinct, c'est ce soir, c'est maintenant.

.....

Page 107

Mikhaïl Khatchatourian connaissait des gens partout, à la police, dans les services de renseignements. Serioja lui-même racontait qu'il avait vu son père avec plein de types de ces organes officiels. Tout était corrompu, ses proches n'avaient aucun moyen de se protéger, et plus le temps passait, plus Mikhaïl se sentait intouchable.

En 2008, au moment de la déposition, Andreï avait eu un souci de *reguistratsia*, d'enregistrement administratif : il avait dû repartir en Moldavie, pour revenir à Moscou avec des papiers

en ordre. À son retour, Mikhaïl et ses amis l'attendaient à la gare. Ils l'avaient attrapé, enserré sur les côtés et avaient ouvert le coffre d'une voiture, cette voiture noire aux vitres teintées dans laquelle ils se prenaient pour les rois du quartier. Le coffre était plein d'armes. Comprenait-il enfin à qui il avait affaire ? S'il essayait de revoir sa sœur, ça se passerait mal pour lui, il n'hésiterait pas à lui coller une balle.

.....

Page 121

Quand je sortais de l'appartement d'Anton et Kostia, ces petits Franco-Russes que j'aidais dans leurs devoirs, j'aimais redescendre à pied jusqu'à la place Loubianka, le quartier général de toutes les polices politiques soviétiques, où tant de gens avaient été torturés. En m'en approchant, je sentais un peu de leur humanité, comme si quelque chose d'eux à cet endroit-là avait subsisté. J'aimais visiter le musée Maïakovski construit sur cette place, ressentant toujours la même émotion devant la reconstitution de la petite pièce où le poète s'était suicidé et ses derniers vers inscrits sur les murs : « *Liubovnaïa lodka razbilas' o byt* – La barge de l'amour s'est brisée contre le quotidien. » Dans la pudeur du mot « quotidien », il y avait la violence d'un régime qui avait dépossédé son peuple de la pensée, de l'intégrité, de la liberté. Depuis, je n'ai jamais été tentée par les idées de révolution, par le « soleil trompeur » de la pensée pure, qui apparaît de façon si limpide dans le film des années quatre-vingt-dix auquel le réalisateur Nikita Mikhalkov a donné ce titre, ni par ceux qui se sentent investis d'une mission et qui vantent les mérites d'une quelconque forme de « rééducation ».

Ces souvenirs de mes années en Russie me ramenaient aux hommes, à tous les hommes : à ceux qui étaient venus avant, à ceux qui étaient venus après ; à ceux à qui j'avais laissé prendre de moi ce qu'ils voulaient quand plus rien n'avait d'intérêt, à ceux pour qui j'aurais pu mourir, sombrer. Mitia s'était autorisé à m'humilier, à me maltraiter, parce que j'avais en moi cette fichue fêlure, cette foutue fragilité. Et puis j'aimais les hommes que tout le monde regardait, les hommes qui prenaient de la place, trop de place : le simple fait qu'ils m'en offrent un peu me donnait l'impression d'être plus grande, moi qui m'étais toujours sentie inadaptée.

.....

Six mois plus tôt

Page 203

D'habitude, leur père les prévient avant de rentrer. Il leur envoie un message, et elles doivent descendre pour être là, toutes les trois, devant le bâtiment. Il arrive, gare sa voiture. Il prend parfois un appel, il peut parler longtemps, assis dans sa voiture noire aux vitres teintées. Et quand il en sort enfin, elles doivent rester debout, silencieuses, et attendre qu'il fasse sonner la petite cloche qu'il porte accrochée à la ceinture de son pantalon.

Mais aujourd'hui, pas d'appel, pas de longues minutes devant l'entrée du bâtiment, pas de cloche. Il a voulu les surprendre. Parce que, s'il les avait appelées, elles auraient peut-être tenté de fuir, comprenant au son de sa voix que rien ne pourrait apaiser sa fureur.

Elles se doutaient que leur père surveillait leurs téléphones, mais pas autant, pas à ce point. Sinon, elles auraient fait plus attention, et Krestina aurait effacé encore plus régulièrement les messages de son petit ami.



De gauche à droite : Anne-Marie Jean (Déléguée générale de la Fondation La Poste), Olivier Poivre d'Arvor (Président du jury), Sophie de Sivry (Directrice des Éditions L'Iconoclaste), Laura Poggioli (lauréate), Philippe Wahl (Président du Groupe La Poste et de sa fondation),
© Thierry Debonnaire, 8 septembre 2022



Laura Poggioli (lauréate) et Philippe Wahl (Président du Groupe La Poste et de sa fondation),
© Thierry Debonnaire, 8 septembre 2022



De gauche à droite : Marie Llobères, Dominique Blanchecotte (membres du jury), Olivier Poivre d'Arvor (Président du jury), Mona Messine, Laura Poggioli, Mehtap Teke (auteures), Philippe Wahl (Président du Groupe La Poste et de sa fondation), Sophie Brocas (membre du jury) et Anne-Marie Jean (Déléguée générale de la Fondation La Poste).
© Thierry Debonnaire, 8 septembre 2022



Créé en 2015 par la Fondation d'Entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier.

Le lauréat reçoit 2500 €, son livre est recommandé notamment auprès de tous les postiers actifs et retraités et la Fondation La Poste passe commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

Membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur pour les Pôles et les Enjeux maritimes, Président du Musée National de la Marine, Président du jury
 Dominique Blanchecotte, Présidente de Paris Sciences et Lettres Alumni
 Sophie Brocas, Préfète, Directrice générale des outre-mer, écrivaine et journaliste
 Marie Llobères, Directrice du Festival La Moisson
 Christophe Ono-dit-Biot, Journaliste, écrivain, directeur adjoint de la rédaction du *Point*
 Julie Ruocco, Écrivaine, lauréate du 7ème Prix « Envoyé par La Poste »
 Alice Tachet, Factrice d'équipe au bureau de Saint-André-de-l'Eure

Vidéos : <https://www.fondationlaposte.org/projet/laura-poggioli-remporte-le-prix-envoye-par-la-poste-2022>

Présentation du prix par

- Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste et de sa fondation
- Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury
- Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation La Poste

Interview de la lauréate 2022, Laura Poggioli.

Ouvrages sélectionnés pour ce prix en 2022 :

Rémi David, *Mourir avant que d'apparaître*, Gallimard
 Eliott De Gastines, *Les Confins*, Flammarion
 Sarah Jollien-Fardel, *Sa préférée*, Sabine Wespieser
 Mona Messine, *Biche*, Livres Agités
 Anthony Passeron, *Les Enfants endormis*, Globe
 Laura Poggioli, *Trois sœurs*, L'Iconoclaste
 Mehtap Teke, *Petite, je disais que je voulais me marier avec toi*, Viviane Hamy



Revue Épistolaire n°48

Épistolaire et biographie.

Par Gaëlle Obiégly



Ce numéro de la revue *Épistolaire* porte son attention sur le lien qui unit la correspondance à la biographie. Les contributeurs du dossier étudient la façon dont la correspondance nourrit le récit biographique. On regarde de près la manière dont les biographes se servent de ce matériau de première main. En étudiant les correspondances à la source des bio-

graphies, les essais réunis dans ce volume mettent en lumière l'œuvre du biographe, comment il fait parler les documents, comme il fait dialoguer les lettres et le personnage dont il retrace le parcours. Le dossier se termine par un entretien avec Dominique Bona dont les biographies sont très connues. Elle revient sur son usage de la lettre dans son travail et plus largement dans l'univers de la biographie. Pour écrire son livre sur le dernier amour de Paul Valéry pour Jeanne Loviton, elle s'est appuyée sur les correspondances relatant cette passion ; correspondances réparties dans une institution japonaise et une université américaine. Avec celle-ci, le travail a pu s'effectuer facilement car elle communique avec générosité les documents. L'intérêt de l'entretien repose aussi sur ces détails pratiques du travail des chercheurs. À qui appartiennent les lettres ? Comment y accède-t-on ? Et pourquoi ces correspondances ont-elles tant d'importance pour retracer la vie sentimentale de Paul Valéry ? La production littéraire de cet auteur, sa vie conjugale et familiale sont documentées par les lettres. Aussi furent-elles pour Dominique Bona essentielles à l'écriture du récit biographique consacré à la passion de Paul Valéry et Jeanne Loviton. Dominique Bona s'explique dans cet entretien sur

la manière dont elle utilise l'information contenue dans les lettres. Au-delà de la mise en doute des informations, ce qui importe à la biographe, c'est d'écouter la voix qui s'exprime dans toute lettre. Car dit-elle « Quelles que soient les informations délivrées, sincères ou trompeuses, une lettre contient toujours la vérité d'un moment. C'est un témoignage essentiel sur la personnalité de celui ou de celle qui l'écrit. »

Quels usages faire des correspondances dans une biographie ? Cette question est au cœur de ce dossier ; ses ramifications sont nombreuses. Pour chaque sujet abordé, les contributeurs analysent ce que nous apprend la correspondance. La correspondance n'est-elle qu'un matériau informatif pour le biographe, ou celui-ci peut-il en tirer d'autres types d'enseignement ? Quels types d'enseignement ? Comment utilise-t-on la lettre ? Que faire du texte épistolaire dans une biographie : le citer, le paraphraser, le narrativiser ? Cette question est centrale dans l'article consacré aux deux biographies du cinéaste Jean Renoir. Elles utilisent les lettres de Renoir mais d'une manière différente car elles appartiennent à deux époques différentes. Les approches sont radicalement distinctes. Les deux biographes ont un statut différent. La première, Célia Bertin, est d'abord romancière. Sa biographie est littéraire, cela se traduit par une composition fluide où le caractère romanesque, idéalisé, prime sur la justesse documentaire. Tandis que le second, Pascal Mérigeau, est journaliste et critique de cinéma. Son ouvrage est porté par une enquête détaillée. Il cherche de manière méthodique à extraire la vie et l'œuvre de Renoir des nombreuses légendes qui la recouvrent. Pour cela, il utilise la correspondance qu'il cite pour appuyer ses commentaires et il se livre à une critique précise des films. Ces jugements à froid sont bien loin des querelles idéologiques qui ont marqué la première réception des films. Les archives, notamment la correspondance, donnent accès à une image de Renoir plus qu'à sa personne véritable. Est-ce propre à Renoir ou existe-t-il d'autres cas où le nombre des destinataires démultiplie l'auteur des lettres ? À propos de Renoir, son biographe Mérigeau dit qu'il fut un « personnage par lui composé, interprété, incarné, dont l'existence, le parcours, l'œuvre peuvent être déroulés à partir des traces que lui-même a laissées. » Un personnage autant qu'une personne, c'est ce que révèlent les archives épistolaires de Jean Renoir. Pourtant ce n'est pas le ton romanesque qui caractérise la biographie de Pascal Mérigeau. À l'inverse, Célia Bertin a élaboré un flux aux traits romanesques

nourri, certes, par le document qu'est la lettre mais d'une façon particulière. Dans la sélection des lettres, la plus grande importance est accordée aux affects, aux passions, à ce qui s'exprime avec intensité. La première biographie, celle de Célia Bertin, statue Renoir. La seconde, à l'inverse, est une biographie de l'ouverture. Elle prend d'ailleurs appui sur la célèbre phrase de *La Règle du Jeu* : « Tout le monde a ses raisons. » Cette citation établit la personnalité multiple de Renoir. Le moi de Renoir n'a pas d'essence, il est insaisissable et résulte de son environnement. Les relations interpersonnelles sont donc déterminantes, ce que la correspondance permet d'éclairer dans le cas de Renoir et dans d'autres, étudiés dans ce dossier de la revue *Épistolaire*. Comment alors articuler entre elles les informations données par plusieurs lettres ? Si le moi est multiple et change selon les destinataires, en quoi la correspondance peut-elle égarer le biographe ? Quelles règles se fixer ou quelles précautions prendre quand on veut puiser dans des correspondances pour composer une biographie ? Le biographe utilise-t-il de la même manière les lettres, les journaux intimes ou les textes autobiographiques de celui dont il raconte la vie ou accorde-t-il à ces différentes écritures de soi des places différentes ?

La relation entre l'écriture épistolaire et la biographie est, en réalité, une vieille histoire. Celle-ci est déroulée, du moins, observée dans la contribution érudite de José Luis Diaz qui analyse les relations entre biographie et correspondance dans la seconde moitié du XIXe siècle. Quelque chose

change à ce moment-là dans l'usage de la lettre. D'abord vecteur de sociabilité, elle devient le lieu de l'introspection. En réalité, l'intimité qui caractérise la lettre est un trait tardif. Seulement, cette tournure prend une importance énorme à partir de l'époque romantique. Si la publication des lettres rencontre alors un grand succès, cela tient à une conviction réconfortante. Les lecteurs, face à une correspondance, se croient en communion avec un être qui se livre avec authenticité. Rien de moins sûr. En lisant l'épistolier, on a l'impression d'accéder à un individu dans sa nudité. C'est pourquoi le biographe ne saurait se passer des lettres écrites par celui dont il raconte la vie. Certes la lettre autographe révèle le cœur des personnes, mais n'est-elle pas aussi le lieu des postures ? La fausse simplicité de ce matériau nécessite un examen soigneux. Les biographes scrupuleux ont à comparer, recouper, les différents courriers pour à la fois déconstruire et construire leur sujet.

.....

Revue Épistolaire n° 48
Épistolaire et Biographie, AIRE, Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Épistolaire, revue publiée par les éditions Honoré Champion, octobre 2022

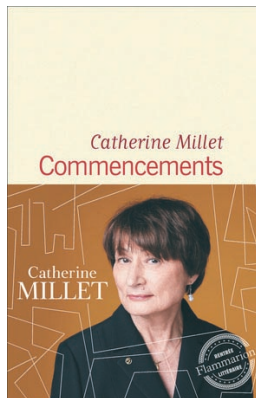
Ouvrage publié avec le concours de



Catherine Millet

Commencements

Par Corinne Amar



Pour la revue *Transfuge* qui consacrait à sa rentrée littéraire* un entretien avec Catherine Millet, cette dernière répondait au journaliste, Vincent Jaury qui lui posait la question : *Le temps qui passe ne vous effraie pas du tout ?*

- *Non. J'ai mis en place un système très au point qui est de continuer à vivre avec moi-même beaucoup plus jeune, en faisant revivre ces périodes de mon*

passé ! C'est une sorte de compensation. Et puis, ce qui m'aide aussi, c'est que je me dis que je n'ai pas trop de regrets, ce que j'ai voulu faire et ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. J'ai eu comme tout le monde le sait, une vie sexuelle assez riche, pas de regret non plus de ce côté-là. Enfin, le fait d'écrire sur mes plus jeunes années, entretient aussi les autres dans l'illusion de ma jeunesse.

C'est ainsi que l'écrivaine et directrice de la revue *Art Press* fait paraître *Commencements* : un roman autobiographique qui évoque ses jeunes années, ses rencontres libératrices d'une morale bourgeoise et son entrée dans la vie adulte et l'art. Tout commence à l'âge de seize ans avec un groupe de garçons audacieux et intellectuels à l'initiative d'une revue poétique, *Strophes*, avec lesquels elle se lie au sortir de l'école, alors qu'elle n'a pas encore son bac. Timide, elle rêve d'échapper à l'univers familial de banlieue – Bois-Colombes – où elle habite avec ses parents aux relations douloureusement conflictuelles. Elle se met à lire des auteurs, elle écrit des poèmes, les fait lire. « À seize ans, je ne doutais pas d'appartenir à une autre catégorie d'êtres humains que mes parents. Mes amis les plus proches me disaient, et c'était de leur part une sorte de compliment que j'étais folle. Oui, j'étais bien quelqu'un de spécial, un poète. »

C'est l'âge du tout premier amant, Daniel T, de la rencontre avec un jeune Berlinoise reparti à Berlin, suivie des affres du manque compensé par une correspondance effervescente et ingénument érotique ; c'est la découverte fortuite de l'amour à plu-

sieurs – initiée par le petit copain de sa meilleure amie – comme l'une des choses les plus naturelles au monde. « Des lecteurs comme des journalistes m'ont souvent demandé pourquoi si jeune, je n'avais pas rencontré d'interdit. Comment se faisait-il qu'à l'âge auquel les jeunes filles sont censées rêver du grand amour je m'étais livrée sans arrière-pensée à des pratiques sexuelles que beaucoup jugeaient sinon taboues, du moins transgressives et qu'ils ne sauraient pas partager. Je n'avais pas de réponse. »

Mai 68 s'était pointé en année de libération sexuelle, elle avait vingt ans, et ce qui était sûr, c'est qu'elle n'enviait rien au modèle de mariage de ses parents. C'était aussi une solitaire qui faisait selon ses désirs, sans rien demander à personne. « J'avais gardé de l'enfance, je garde toujours une inclination pour une solitude dont je jouis encore mieux lorsque je peux l'éprouver comme une exclusion du plaisir de la compagnie » – comme une façon impérieuse, secrète, fruste de revendiquer une différence. Ensuite, c'est, après l'éveil et la reconnaissance de sa sexualité, la découverte presque par hasard de l'art avec Daniel (le bien connu, Daniel Templon) avec qui elle vit – il est prof de gym à mi-temps pour s'occuper le reste du temps de sa galerie d'art contemporain. Elle l'accompagne lorsqu'il va visiter d'autres galeries, entre la rive droite et Saint-Germain-des-Prés devenu après-guerre le centre intellectuel de Paris. Et petit à petit, son axe se dessine : il y a les rencontres avec les artistes, les critiques d'art ou les galeristes, le goût en elle qui s'affine, la conscience précise de prendre les choses comme elles viennent, tout au plus, de ressentir une satisfaction : « ce que j'ai vu là se situe à la pointe de l'art. »

En avril 2001, la directrice de la revue *Art Press* faisait scandale avec *La Vie sexuelle de Catherine M.*,** ce récit autobiographique cru, sans affect, sans émotion – d'où le scandale – de ses relations sexuelles depuis ses 18 ans ; coucheries partout où l'occasion et le nombre de partenaires le permettaient ; les soirées, les clubs échangistes, les voitures, les coins de rues, les bois, les parkings ; avec des amants, des amis, des inconnus.... Dans un recueil d'entretiens avec Richard Leydier***, qui fut rédacteur en chef de la revue, sur la genèse d'*Art press* (qu'elle co-fonda en 1972) et sur sa vie, Catherine Millet revenait sur la naissance de ce récit. « Pendant longtemps, j'ai été très confusément persuadée qu'un jour j'écrirais un livre, un livre qui ne serait ni un livre d'art ni un livre de commande. J'avais en tête depuis l'enfance une idée très abstraite qui répondait à un désir primitif d'écrire. (...) Quand le projet de *La Vie sexuelle de Catherine M.* s'est concrétisé, je ne me suis pas posé de questions ; je me suis mise au travail. » Son ambition pour l'écrire ?

Adopter un ton neutre, à l'opposé de l'hédonisme relativement volontariste de celui de sa génération. Le livre connut un succès foudroyant international. Avec *Commencements*, témoignage toujours sincère, toujours précis – elle explique non seulement avoir fouillé dans ses souvenirs, mais aussi, avoir ouvert les cartons de notes, d'archives, avoir demandé aux amis, aux amants – elle analyse ce vœu de comprendre comment on s'engage dans la vie quand on naît neuf, sans être issu d'une lignée bourgeoise, riche, quand on grandit sans a priori, sans bagage social ni culturel, sans un milieu qui vous aide particulièrement ; comprendre comment finalement on trouve sa voie, quand on croit en soi. Parce qu'elle ne sait pas où elle va, mais elle a l'énergie pour y aller, parce qu'elle se dit, écrire sur des artistes, je peux le faire. Le récit évoque ainsi tout autant sa formation sentimentale et sexuelle que celle de son goût ; il nous plonge dans un parcours initiatique qui nous donne à nous, lecteur, cet éclairage sur ce moment particulier où s'est formé un milieu et une vision de l'art qu'on appelle aujourd'hui l'art contemporain. Écrire, c'est aussi mettre une distance entre les mots et soi et soi et les autres ; aussi révolutionnaire soit-elle dans sa vie sexuelle, elle n'en est pas moins une timide de naissance. La distance protège, confie-t-elle volontiers, en entretien ; la distance aussi protège le timide qui n'ose entrer en contact avec les autres. Quant à l'écriture, elle offre cette jouissance de la prédisposition au dédoublement ; être

à la fois dans la vie et dans le récit de la vie. À la mort de son frère cadet, autre héritier de la lignée, tragiquement tué dans un accident de voiture, Catherine Millet se rend compte que, puisqu'il était mort, c'était donc à elle de faire vivre le nom de Millet. « Le comble, écrit-elle dans les toutes dernières lignes de *Commencements*, c'est que je n'ai jamais aussi bien mis en avant ce nom, ce nom si banal, que lorsque, ayant atteint le double des années que j'avais alors, je n'en ai gardé, dans le titre d'un livre, que l'initiale ! » Du courage d'être soi et de l'assumer : un quatrième récit autobiographique, dans la continuité d'*Une enfance de rêve*, *La Vie sexuelle de Catherine M* et *Jour de souffrance*.

.....

**Transfuge*, septembre 2022

**Catherine Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, éd Seuil, coll Fiction & Cie, 2001

***Catherine Millet, *D'Art press à Catherine M.*, Entretiens avec Richard Leydier, éd. Gallimard, 2011, p. 196.

.....

Catherine Millet
Commencements
Éditions Flammarion, 320 p., 20 €.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans



Renato Cisneros, *Tu quitteras la terre*.

Traduction de l'espagnol (Pérou) Serge Mestre. Dans *La Distance qui nous sépare*, Renato Cisneros sondait sa relation à son père, Luis Federico Cisneros Vizquerra, le redoutable ministre et militaire péruvien. Dans son nouveau livre, il remonte plus loin dans sa généalogie, déroulant, des premières décennies du XIXe siècle à nos jours, une histoire familiale des plus romanesques sur fond d'histoire nationale. Dès qu'il a découvert certains secrets du passé, il n'a eu de cesse de vouloir rompre avec cette tradition péruvienne du silence,

de l'oubli. Plus jeune, l'écrivain ne s'intéressait pas vraiment à ses origines, à cette lignée prestigieuse des Cisneros que ses oncles et son père honoraient inmanquablement lors des réunions familiales. « (...) je pressentais, qu'un jour, par inertie mais aussi par orgueil, il me faudrait couper drastiquement les ponts, qu'un jour, il me faudrait me détacher de tout ça et trahir le pacte de sang avec ma famille paternelle pour former ma propre dynastie et ne pas devenir un autre chaînon tourmenté par ces germes anciens auxquels je serais par ailleurs toujours irrémédiablement uni. » Nicolasa Cisneros, sa trisaïeule, scella le destin des siens en s'éprenant du curé Gregorio Cartagena. Toute sa vie, elle cacha cet amour illégitime et inventa un père fictif, Roberto Benjamín, à ses sept enfants. Renato Cisneros révèle les ravages de ce mensonge, de cette réalité falsifiée, sur les générations suivantes. Comment le silence, la clandestinité, l'exil, les doubles vies dont est tissée la mémoire familiale, se sont reproduits au fil du temps et viennent impacter sa propre existence. Son roman, d'une grande puissance narrative, s'est nourri d'une longue enquête et remet en perspective la manière dont son héritage familial a façonné son identité, sa vision du monde, ses émotions et son travail d'écrivain. Il a pu retracer les trajectoires de son arrière-grand-père, Luis Benjamín Cisneros, poète et homme politique, monument littéraire national, et de son grand-père Fernán Cisneros, journaliste, poète et diplomate, poussé à l'exil par le dictateur Leguía. Son oncle Gustavo, taraboué lui aussi par le désir de se libérer du poids de ce silence, a été le seul à l'encourager, l'aidant à déterrer des archives, lui communiquant des lettres déterminantes. Les autres ont toujours éludé les questions sur le mystérieux Roberto Benjamín. « Ils ont refusé de comprendre et de dissiper les énormes nuages qui bâchaient leur monde. Ils n'ont pas cru que « si la douleur mène à la vérité, elle devient bienveillante ». » Éd. Christian Bourgois, 304 p., 23 €. Élisabeth Miso

Gabriella Zalapi, Willibald. Quand il était enfant, le photographe Philippe Herbet n'arrivait pas à Mara, sa sœur Ana et leur mère Antonia, ont quitté l'Italie en 1976 pour s'installer dans un quartier populaire de Genève. L'appartement modeste qu'elles occupent est encombré de mobilier et d'objets raffinés. De tous les tableaux qui peuplent le décor de son enfance, *Le Sacrifice d'Abraham* peint par Govaert Flinck, un disciple de Rembrandt, est celui qui fascine le plus Mara. En 1938, Willibald son arrière-grand-père maternel, un industriel et collectionneur juif,

Gabriella Zalapi
Willibald



ZOE

a fui Vienne n'emportant que cette toile, si précieuse à ses yeux, pliée dans sa valise. En 1989, Antonia décide de vendre aux enchères plusieurs objets de valeur, dont ce tableau. C'est un traumatisme pour Mara. « Il y a des images qui mettent en concurrence toutes celles qui viennent après et qui jamais n'atteignent la même densité. Il y a des images qui obstinément rythment une vie, qui se manifestent au gré des hasards pour nous rappeler un flux souterrain. *Le Sacrifice d'Abraham* est l'une de celles-ci. Sa complexité, sa beauté sont les

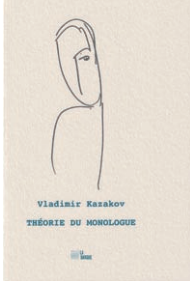
références invisibles de Mara. » Des années plus tard, un musée viennois contacte Antonia pour lui restituer des verres syriens du XIe siècle, ayant appartenu à Willibald. Mara retrouve sa mère dans sa maison toscane et exhume des documents intimes de son aïeul. À travers sa correspondance avec un ami et le journal de bord qu'il a tenu lors de sa traversée à bateau entre Lisbonne et Rio, elle reconstitue son périple de Vienne à Teresópolis au Brésil, et tente de percer le mystère de son attachement au *Sacrifice*. Elle questionne sa mère sur son passé, sur ses liens avec Willibald, colmatant leur propre relation faite « de courants d'air ». Comme pour son premier roman *Antonia*, où une femme, dans les années 1960, se plongeait dans les archives personnelles de sa grand-mère et brisait le cours ennuyeux de son existence bourgeoise à Palerme, Gabriella Zalapi s'est inspirée de son histoire familiale. L'artiste plasticienne, anglaise, italienne et suisse, procède par fragments, par motifs de textes et de photographies pour composer un récit délicat autour de la mémoire, de la filiation, de la transmission. Éd. Zoé, 160 p., 17 €. Élisabeth Miso



Eula Biss, Avoir et se faire avoir. Traduction de l'anglais (États-Unis) Justine Augier. Quand elle devient propriétaire d'une maison à Chicago, la poète et essayiste Eula Biss, prend toute la mesure de ce que cela raconte de son statut social et de tout un système de valeurs. Elle désire bien une maison pour elle et sa famille, pour le sentiment de solidité, de sécurité que cela procure, et pourtant elle ne peut s'empêcher de penser au temps pour écrire qu'aurait pu financer son compte épargne, à la perte de liberté qu'induit le confort matériel. « Je voulais

m'accrocher à l'inconfort et je voulais m'accrocher au confort. Ce livre est le fruit de cette contradiction. » De ses comportements quotidiens, de ses conversations avec son mari John Bresland (écrivain et enseignant à l'université comme elle), avec ses amis écrivains, artistes, universitaires et de ses lectures infusées de littérature (Virginia Woolf, Emily Dickinson), d'anthropologie (David Graeber), de sociologie (Erik Olin Wright) ou de sciences économiques (John Kenneth Galbraith), elle va tirer une subtile réflexion sur la manière dont le capitalisme conditionne nos existences. Elle interroge aussi bien sa propre expérience de transfuge de classe, sa précarité passée, ses privilèges actuels de blanche aisée que notre rapport à la possession, au travail, à la consommation, au temps, notre aliénation. « Nous ne sommes pas obligés de privilégier l'accumulation plutôt que la redistribution, mais c'est la règle qui gouverne nos vies quotidiennes – nos emplois et nos jeux. » Quel sens donnons-nous au travail ? Quelle importance accordons-nous aux activités humaines qui ne génèrent pas de profit ? Quels critères prédominent pour définir ce qui est productif ou pas, utile ou pas ? Quelle place occupe un écrivain, un artiste dans notre modèle économique ? Autant de questions qu'Eula Biss nous tend comme un miroir et dont elle s'empare avec brio. « Peut-être que la valeur de l'art, pour les artistes comme pour les autres, réside dans le fait qu'il renverse les systèmes de valeur. L'art défait le monde produit par le travail. » Éd. Rivages, 352 p., 22 €. Élisabeth Miso

Correspondances



Vladimir Kazakov, *Théorie du monologue*. Traduction, annotations et postface de Tatiana Nikishina et Olivier Gallon. Un homme écrit trente-cinq lettres d'amour à la jeune femme qu'il aime. « La vie et l'écriture, chacune dans le miroir de l'autre, échangent leur reflet ». « Douce Ira, J'ai une telle envie de vous écrire, ne serait-ce que quelques lignes ! Mais comment, et à quel sujet peut-on écrire à une telle matrechetchka ? Cette question me rend perplexe et en même temps m'émeut presque jusqu'au frisson. Sa-

vez-vous ce que je faisais pendant que vous restiez silencieuse ? J'écoutais sans cesse votre silence. J'ai entendu de bien curieux mystères (...) Votre VlaKa. » *Théorie du monologue* ou les lettres adressées à Irina, entre décembre 1973 et juin 1974, une jeune femme que l'on devine à travers la correspondance, mais dont on ne lit jamais les lettres en retour. Est louée sa jeunesse – *il y a en vous tant d'enfant* – sa douceur, une telle sensibilité en elle qu'il se sent lourd avec ses mots passionnés, exaltés, fiévreux, et au sens qu'il s' imagine trop ancien. Les lettres nous racontent cette histoire d'un homme qui attend, qui espère, dans un présent difficile, dans un climat hostile, et dont on peut comprendre qu'elles sont lues par leur destinataire. L'intime de cet homme nous est dévoilé dans son exaltation fiévreuse, emportée – comment « écrire une lettre calme, qui ne vous effraie pas ». On sait si peu de choses de cet auteur... On le découvre dans cette délicate édition, La Barque, avec son beau titre énigmatique comme l'illustration de couverture. On apprend que Vladimir Kazakov (1938-1988), né à Moscou, fut poète, écrivain, dramaturge, qu'avant de se consacrer entièrement à l'écriture, poésie, prose, théâtre – il a vingt-huit ans, à cette époque – vit de petits boulots physiques et d'errances, et verra son œuvre artistique, d'inspiration futuriste, publiée d'abord clandestinement. « Demain » : voici mon mot d'hier préféré. *Nom : Vladimir. Nationalité : amour.* Éditions La Barque, 48 p., 15 €. Corinne Amar

Récits



Yves Ravey, *Le drap*. « Mon père ne travaille plus, depuis une semaine. Le matin, il reste assis à la cuisine, devant son bol de café. Il penche la tête, le coude sur la table, la main sur le front. Le médecin lui a signé un arrêt-maladie de quinze jours. Il a dit vous devez consulter des spécialistes à l'hôpital. C'est inutile, l'hôpital, a répondu mon père. Je n'ai jamais vu de docteur de ma vie, je n'ai jamais été malade. » Dans l'imprimerie où il travaille et respire des vapeurs nocives, un homme tombe malade. Parce qu'il n'a jamais été malade, parce qu'il a peur d'être

licencié, il demande au médecin de garder le silence. « Et puis, un jour, il ne se lève pas. Comme un animal écrasé sur la route, il gît, à même le drap. » Il y a le père, sa figure d'homme abattu, impuissant, après avoir œuvré tant d'années à la tâche, les amis qui passent à l'hôpital – sa dernière visite là-bas, il espère aller mieux ensuite – partagent des souvenirs ; et puis, il y a, en parallèle, le portrait de cette mère, de cette femme dévouée à ses enfants, à son mari, qui rechigne à assommer, à découper une anguille pêchée le matin par le père – mais puisqu'elle doit – vaillante, jusqu'à la fin, et qui meurt avec lui, ce jour ultime où elle l'habille et le rase pour l'enterrement, avec juste devant elle, *le vide des yeux* du père. Un fils raconte la maladie de son père, raconte une vie et celle de ceux qui l'entourent. En soixante-dix-sept pages d'intense brièveté, en un style minimaliste adoptant précisément l'épuration pour un sujet aussi personnel et douloureux, ce fils fait revivre les derniers instants ; un homme, une époque, un métier, une vie sur ce métier. Une vie dure. Parmi ses préférences, cet auteur discret citera volontiers Duras ou la littérature américaine qui lui aura beaucoup apporté : réduire au maximum, voilà sa marque de fabrique ; vouloir l'intrigue la plus simple, pour créer les émotions les plus vives, les plus complexes, voilà son enjeu. Un très beau texte. Éd. Minuit double (réédition), 77 p., 8 €. Corinne Amar

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

Les Correspondances Manosque • La Poste 2022 Du 21 au 25 septembre 2022



Les « Lectures-spectacles »

Frida Khalo par Frida Kalho. Lettres de 1922-1954, Christian Bourgois (distribution en cours).
François Truffaut, Correspondances avec les écrivains, Gallimard par Nicolas Bouchaud.
Oscar Wilde, Je n'obtiens que des réponses idiotes, L'Orma par Nicolas Maury.
Virginie Despentes, Cher Connard, Grasset par Anne Mouglalis.

Les « Concerts littéraires »

Thomas Fersen, Dieu sur terre
Malik Djoudi
Arthur H, Jim Morrison & friends
Les « Projections en avant-première »

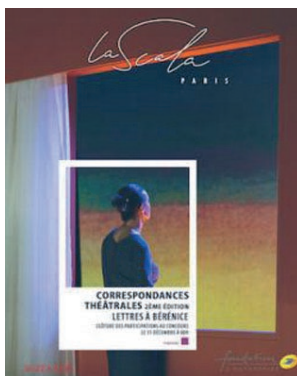
Les années super 8 d'Annie Ernaux et David Ernaux-Briot
Les Hauts de Hurlevent de Mathilde Damoisel (Films d'ici/Arte)

Les « siestes littéraires » avec Bastien Lallemand.

Le programme de la 24e édition : <http://correspondances-manosque.org/>

Concours

Les Correspondances théâtrales, 2e édition • Lettres à Bérénice Du 15 septembre au 31 décembre 2022



Avec la Fondation La Poste et le soutien d'Actes Sud, La Scala Paris lance la deuxième édition du concours d'écriture ludique et ouvert à tous « Les Correspondances théâtrales » autour de Bérénice de Jean Racine.

En 2021-2022, le public a plébiscité ce « concours sans perdant » en prolongeant l'expérience dramatique et émotionnelle d'Une Histoire d'amour d'Alexis Michalik. Culminant lors de la soirée de gala du 7 février 2022, l'événement a réuni sur le grand plateau de La Scala Paris des spectateurs de tous âges et de toute résidence, scolaires et non scolaires, auteurs de 345 lettres originales, écrites soit en reprenant la voix des personnages de la pièce, soit depuis leur point de vue de spectateur/spectatrice.

Le concours en 2022-2023

L'œuvre proposée est le chef-d'œuvre de Racine : Bérénice, dans une mise en scène de Muriel Mayette-Holtz, avec Carole Bouquet dans le rôle-titre, entourée de Frédéric de Goldfiem (Titus) et de Jacky Ido (Antiochus).

La familiarité de l'actrice comme de la metteuse en scène avec la pièce constitue une richesse supplémentaire de la lecture proposée à cette rentrée, dans un décor contemporain : plus encore que le dilemme entre raison d'État et passion amoureuse, renouvelé de Corneille (qui en 1670 présentait une pièce rivale, Tite et Bérénice), il est ici question du partage d'une femme entre deux mondes.

Les dates à retenir

26 septembre • Bérénice, de l'Histoire au mythe • 14h
Demi-journée d'études

Rencontre formatrice placée sous l'autorité scientifique d'Olivier Barbarant, qui interviendra sur le personnage de Bérénice dans Aurélien d'Aragon.

Intervention Bérénice antique : un personnage archétype ?
Table ronde artistes-metteur(s) en scène, avec Muriel Mayette-Holtz et les acteurs de la pièce.

Durée : 3h
Action culturelle Théâtre
Salle La Piccola Scala

Mercredi 12 octobre 2022

Ouverture des participations au concours. Les lettres doivent être expédiées par email à f.gomez@lascalaparis.fr

Samedi 31 décembre 2022 à minuit

Clôture des participations au concours. Les lettres doivent être expédiées par email à f.gomez@lascalaparis.fr

Début février 2023 – date à venir
Soirée de proclamation des résultats à La Scala Paris

<https://lascalaparis.fr/a-ne-pas-manquer/concours-lettres-a-berenice/>

Prix littéraires

Sélection du Prix Wepler-Fondation La Poste Remise du prix le lundi 14 novembre 2022

Le jury du prix Wepler-Fondation La Poste a dévoilé la liste des 12 titres en compétition pour l'édition 2022, sélectionnés parmi les romans parus entre mai et octobre 2022. Le lauréat sera connu le 14 novembre.

LA SÉLECTION DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2022 :

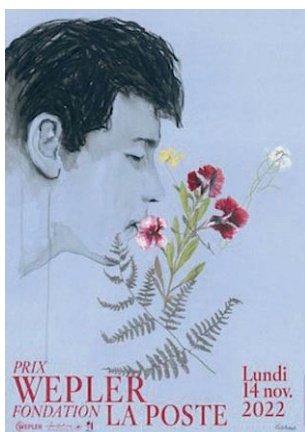
- Grégoire Bouillier, *Le cœur ne cède pas*, Flammarion
Corinne Desarzens, *Un Noël avec Winston*, La Baconnière
Eva Kavian, *L'engrèvement*, Éditions La Contre Allée
Jean Baptiste Maudet, *Tropicale tristesse*, Le Passage
Polina Panassenko, *Tenir sa langue*, Éditions de l'Olivier
Anthony Passeron, *Les enfants endormis*, Éditions Globe
Guillaume Perilhou, *Ils vont tuer vos fils*, Éditions de L'Observatoire
Laurence Potte-Bonneville, *Jean-Luc et Jean-Claude*, Verdier
Lucie Rico, *GPS*, P.O.L
Jane Sautière, *Corps flottants*, Verticales
Anne Savelli, *Musée Marilyn*, Inculte
Kinga Wyrzykowska, *Patte blanche*, Seuil

L'an dernier, le prix a été remis à Antoine Wauters pour *Mahmoud où la montée des eaux* (Verdier) et la mention spéciale à Laura Vazquez pour *La semaine perpétuelle* (Sous-Sol).

Sélection du Prix Vendredi 2022 Remise du prix le lundi 7 novembre 2022

Pour cette sixième édition, 36 maisons avaient proposé un titre de leur choix au fidèle jury du Prix Vendredi, composé de Michel Abescat (Télérama), Raphaële Botte (Mon Quotidien ; Lire), Philippe-Jean Catinchi (Le Monde), Françoise Dargent (Le Figaro), Marie Desplechin (auteure), Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire), Nathalie Riché (critique littéraire) et Sylvain Pattieu, auteur lauréat de l'édition 2021.

Le Prix Vendredi 2022 sera remis à Paris le lundi 7 novembre sur la péniche «La Balle au Bond».



Affiche signée © Edi Dubien



Justine Niogret, *Bayuk* - 404 éditions

Tai-Marc Le Thanh, *Et le ciel se voila de fureur* - L'École des loisirs

Isabelle Pandazopoulos, *L'honneur de Zakarya* - Gallimard Jeunesse

Damien Galisson, *La Dragonne et le Drôle* - Sarbacane

Jo Witek, *Les Errantes* - Actes Sud junior

Muriel Zürcher, *Les histoires des autres* - Editions Thierry Magnier

Claire Castillon, *Les Longueurs* - Gallimard Jeunesse

Sébastien Joanniez, *On a supermarché sur la lune* - La joie de lire

Guillaume Guéraud, *Rien nous appartient* - PKJ

Guillaume Nail, *Ton absence* - Rouergue

Hors compétition, parce que lauréat en 2020 : Vincent Mondiot et Enora Saby, *Émergence 7* - Actes Sud junior

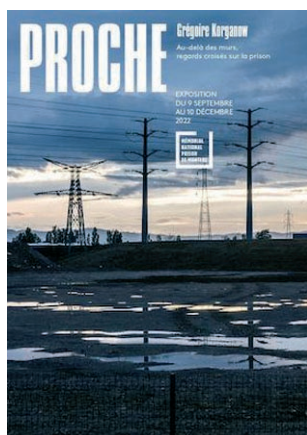
Premier prix national de littérature adolescente créé en 2017 pour valoriser le dynamisme et la qualité de création de la littérature jeunesse contemporaine, le Prix Vendredi récompense, chaque année, un ouvrage francophone destiné aux plus de 13 ans.

Il est doté d'un montant de 2 000 euros grâce au soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste. Le Prix Vendredi bénéficie également du soutien de la SOFIA et est organisé en partenariat avec Je Bouquine et l'Association Lecture Jeunesse.

<https://www.prixvendredi.fr/>

Expositions

Exposition « Proche » de Grégoire Korganow Du 9 septembre au 10 décembre 2022, à Lyon Mémorial National de la prison de Montluc et Office national des anciens combattants & victimes de guerre



Le Mémorial National de la prison de Montluc a été créé afin de rendre hommage aux Juifs, résistants et otages, victimes des nazis et du régime de Vichy, qui y ont été incarcérés, en abordant l'étude des politiques de répression et de persécution de 1939 à 1944. Lieu emblématique de la mémoire lyonnaise, la prison de Montluc regroupe de nombreuses strates historiques se succédant de 1921 à 2009, date de fermeture de la maison d'arrêt pour femmes. Depuis plusieurs années le mémorial s'ouvre notamment aux questions de la détention contemporaine. À cet effet, le mémorial souhaite accueillir la nouvelle exposition « Proche » du photographe Grégoire Korganow et consacrée au monde carcéral.

Cette exposition s'inscrit comme une étape dans son travail sur ce sujet amorcé il y a 12 ans. Il a réalisé notamment une série de photos documentaires pour le Contrôle Général des Lieux de Privation de Liberté de 2010 à 2013, qui a fait l'objet de publications et d'une exposition à la Maison Européenne de la Photographie à Paris en 2015.

Dans l'exposition « Proche », Grégoire Korganow cherche à mettre des visages sur ces gens écroués et tenter de les sortir de leur isolement tout en invitant les visiteurs à se questionner sur leur situation.

L'exposition s'organise autour de trois thématiques principales : les proches des détenus, les espaces autour des prisons ainsi que les courriers écrits en prison et lus par des anonymes.

150 lettres collectées par le photographe sont exposées. Elles sont lues par des anonymes et font l'objet de vidéos présentes tout au long de l'exposition.

Outre son intérêt thématique et artistique, cette exposition est présentée dans l'ancienne maison d'arrêt des femmes de Montluc, utilisée jusqu'en 2009 et maintenant encore fermée au public. Elle trouve ainsi un écho dans cet espace carcéral, inédit à la visite et en lien direct avec sa thématique.

Découverte de l'exposition par le public individuel

Visites guidées ouvertes au public scolaire

Développement d'une programmation culturelle autour de l'exposition (conférences, projections...)

<https://www.facebook.com/MemorialNationalPrisonMontluc/>

<http://www.korganow.net/fr/presentation-expositions/>

<https://www.memorial-montluc.fr/agenda/actualites>

**Exposition « Et si tu postais ? »
Courriers des élèves sur le harcèlement scolaire (projet solidaire)
Jusqu'au 29 novembre 2022
Maison de la justice et du droit de Perpignan**



Ce projet est né en janvier 2021 dans les Pyrénées Orientales. L'objectif était de sensibiliser au harcèlement scolaire et au cyber-harcèlement dans différents établissements scolaires, sur les mois de mai et juin 2021. Sept classes de CM1 et CM2 des communes d'Estagel, Latour de France, Espira de l'Agly, Saint Laurent de la Salanque, Corneilla la Rivière et Sant Feliu d'Amont ont participé à cette action associant intervention juridique, pratique écrite et esthétique.

Étape 1 - Avril 2022 : Une association juridique sensibilise les enfants au cours d'une intervention afin de définir les formes de harcèlement, les comportements et gestes à adopter ; les conséquences physiques, juridiques et psychologiques du harcèlement et du cyber-harcèlement.

Étape 2 - Avril/mi-mai 2022 : Séance d'écriture avec l'enseignant. Avec l'aide de leur enseignant, les enfants écrivent une lettre destinée à un élève d'une autre école participante. Cette lettre doit contenir un résumé de ce qu'ils ont compris de l'intervention de l'association ; mais aussi leurs impressions, leurs vécus personnels, sur une ou plusieurs situations, et cela, qu'ils soient témoins, harcelés ou harceleurs. Ils peuvent proposer des solutions, les bons comportements à adopter, et ce qu'ils attendent de la justice.

Étape 3 - Mai 2022: Ensuite, un intervenant en art plastique leur propose de les aider à créer leurs propres lettres personnalisées à l'aide de diverses techniques plastiques. Cette intervention est l'occasion pour les enfants de s'exprimer sur la problématique d'une façon plus artistique (dessiner des émotions, des sentiments, la solitude, le harcèlement en lui-même, l'espoir, les copains de classe, un message, un bon ou un mauvais souvenir à l'école, les vacances, un animal rassurant, etc.)

<https://www.facebook.com/cdad66/>

**Exposition « C'est demain que nous partons, du Vel d'hiv à Auschwitz, lettres d'internés » Mémorial de la Shoah (FRUP)
Jusqu'au 22 décembre 2022**



À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv', le Mémorial présentera pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition C'est demain que nous partons. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés. À partir de la fin de l'année 1940, des dizaines de milliers de Juifs se retrouvent enfermés dans les camps d'internement de la zone libre puis dans ceux de la zone occupée. Leur seul lien avec l'extérieur est alors la correspondance qu'ils peuvent parfois faire parvenir à leurs proches. Avec le déclenchement de la « Solution finale » en 1942 et les déportations, ce fil ténu maintenu avec l'extérieur se transforme en adieux avant la déportation. Ces lettres constituent souvent les dernières traces laissées par les victimes à la veille de leur départ, ou même parfois écrites depuis les wagons qui les emmènent « vers l'Est ». Envoyées depuis les camps d'internement, depuis Drancy ou jetées des trains, ces billets et cartes postales sont les derniers mots des victimes de la Shoah parvenus à ceux qu'ils aimaient.

Traduits, retranscrits, les originaux et fac-similés seront étayés de photographies et d'objets liés à la correspondance. Des éléments historiques permettront de mettre en lumière l'importance de la correspondance dans la Shoah, pendant et après la guerre, et son rôle essentiel dans la transmission de la mémoire et de l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Trésors des familles qui les ont confiées au Mémorial, ces lettres sont le témoignage bouleversant de l'humanité derrière les noms et les nombres. Écrites à Drancy et dans le Loiret, ces lettres reviennent, 80 ans plus tard, sur ces lieux de mémoire, pour témoigner, à travers leurs auteurs, de la Shoah en France.

Une exposition, trois lieux : cette exposition inédite se tiendra successivement au Mémorial de la Shoah à Paris ; au Mémorial de Drancy ; à Orléans, au Cercil-Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv'.

La Fondation La Poste soutient le catalogue.
<https://www.memorialdelashoah.org/>

Films documentaires

« Les Suppliques » film et émission radiophonique
En streaming sur France TV : disponible jusqu'au 8 novembre 2022
En replay sur France Culture : une création radiophonique originale



un film de Jérôme Prieur, co-écrit avec Laurent Joly
Documentaire | France | 63 min | 2022
La Générale de Production

En streaming sur France TV : <https://www.france.tv/documentaires/histoire/3599878-les-suppliques.html>

En replay sur France Culture : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/fictions-theatre-et-cie/suppliques-lettres-au-marechal-petain-et-a-l-etat-francais-1940-1944-2296875>



À la suite du film diffusé par France 3 en juillet dernier, le travail de Jérôme Prieur donne lieu à une création radiophonique originale diffusée le 18 septembre 2022 et en replay sur France Culture. L'émission permet d'entendre d'autres suppliques ainsi qu'un entretien avec Laurent Joly qui les replace dans leur contexte historique, avec les voix de Marie Vialle et de Nicolas Bouchaud ainsi que celle de Christophe Brault.

Une émission conçue par Jérôme Prieur d'après le film *Les Suppliques* de Jérôme Prieur co-écrit par Laurent Joly, produit par Alexandre Hallier pour La Générale de production et France Télévision

.....

Entre 1941 et 1944, des milliers de suppliques de Juifs ou de proches de victimes de la persécution ont été adressées au Commissariat général aux questions juives ou transmises à celui-ci par le maréchal Pétain. L'administration feint d'abord de les examiner et d'y répondre. Puis à partir de juin 1942, elle se défait systématiquement derrière les autorités occupantes. Ces lettres sont autant de fragments de vie et récits d'intimités bouleversées. Au-delà du drame qui constituent ces situations individuelles, elles reflètent distinctement l'évolution de la persécution, ses processus, ses effets, et mettent en évidence l'engrenage inexorable dans lequel les victimes ont été prises.

Le parti pris de Jérôme Prieur, le réalisateur, et de Laurent Joly, l'historien à l'origine du projet, est de suivre le chemin de ces «suppliques», terme employé pour désigner tout à la fois les recours administratifs et politiques ainsi que les protestations individuelles. Cela permet d'incarner la vie face aux rouages froids d'une bureaucratie, parfois balbutiante mais toujours au service du projet antisémite de Vichy.

Une cinquantaine de suppliques emblématiques ont été sélectionnées sur les 1200 retrouvées. Ce documentaire produit par La Générale de production apporte des connaissances nouvelles sur la période, ainsi que des preuves irréfutables des persécutions antisémites. Ces éléments seront déclinés ultérieurement sur des supports pédagogiques.

<https://fondationlaposte.org/projet/les-suppliques-un-film-de-gerome-prieur-co-ecrit-avec-laurent-joly>



« Romanin, l'autre Jean Moulin »
Documentaire réalisé par Daniel Ablin
France | 2022 | 53 minutes
Disponible en replay sur Arte
jusqu'au 26 octobre 2022

Ouvrages et films ont retracé la vie de ce grand serviteur de la République, fédérateur de la Résistance, muré dans un ultime silence sous la torture. Mais derrière le Jean Moulin que l'on pense connaître, une passion parallèle, intime et discrète se dessine.

Jean Moulin nourrit une âme d'artiste. Sous le pseudonyme de Romanin, il dessine, caricature, grave, publie, expose, se passionne pour l'art moderne, devient collectionneur et côtoie les artistes d'avant-garde. Il ouvre même une galerie d'art pendant la guerre.

Si pendant sa jeunesse et les commencements de sa carrière préfectorale, Jean Moulin et Romanin cohabitent, le début des années 30 perturbe cet équilibre. Alors qu'il est sous-préfet de Châteaulin en Bretagne, l'engagement artistique de Jean Moulin s'intensifie. Mais l'heure des choix se profile. Face à deux forces de vie de moins en moins conciliables, face à l'avènement du nazisme et des menaces de guerre, il souhaite passer à l'action. Jean Moulin va renoncer à Romanin jusqu'au moment où il le ressuscitera dans la clandestinité...



Romanin, l'autre Jean Moulin.
Dessin. Coll. Musées de Béziers

Ce film dessine le portrait d'un homme dont les blessures, les valeurs, l'éducation, l'ambition, les passions et le talent sont inséparables du parcours qui le mènera à l'engagement et au sacrifice ultime du résistant que nous admirons. À travers l'exploration de ses carnets à dessins, de ses caricatures appréciées du public et de la critique à l'époque, de ses œuvres variées et correspondances privées, Romanin, l'autre Jean Moulin révèle un homme en marche vers son destin.

REGARDER LE FILM - ARTE :
<https://www.arte.tv/fr/videos/105568-000-A/romanin-l-autre-jean-moulin/>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Marie Bonaparte - Sigmund Freud, Correspondance 1925-1939 Éditions Flammarion, 19 octobre 2022

En janvier 2020, la bibliothèque du Congrès à Washington a mis à disposition des chercheurs la correspondance inédite entre Sigmund Freud (1856-1939) et Marie Bonaparte (1882-1962). Ces échanges entre le fondateur de la psychanalyse et son ambassadrice en France s'étalent de 1925 à 1939 et se composent de près de 1 000 lettres manuscrites. Les 300 lettres de S. Freud (550 feuillets) sont écrites en allemand et les 700 lettres de M. Bonaparte (3 000 feuillets) sont en allemand pour les trois quarts et en français pour le reste.

À l'origine de la publication de cette correspondance (fait exceptionnel), la volonté des descendants de Marie Bonaparte de voir publier les lettres de leur aïeule, et cela bien avant 2030, date à laquelle celles-ci tomberaient dans le domaine public.

Cet ensemble de lettres a été retranscrit par une équipe de chercheurs de l'université de Lausanne dirigée par le professeur d'origine française, Rémy Amouroux. La publication de cette correspondance fleurie – la dernière encore inédite entre Freud et une de ses proches élèves – constitue à tous égards un événement intellectuel majeur.

Proust, une vie de lettres et d'images Éditions Gallimard, 20 octobre 2022

Pedro Corrêa do Lago, historien de l'art et conservateur brésilien, a constitué la plus grande collection privée de lettres et manuscrits autographes au monde. Elle a fait l'objet d'une exposition à la Morgan Library à New York en 2018. Fasciné par Proust depuis plus de 40 ans, il a réuni dans ce livre tous les documents autour du grand homme. Nombre de ces documents sont inédits ou inconnus. Au moins 20 lettres de Marcel Proust (1871-1922) n'ont jamais été reproduites et ne sont donc pas dans la célèbre édition de la Correspondance de Proust établie par Kolb (Plon). D'autres autographes sont présentés, notamment l'un des rares originaux de lettre de Mme de Sévigné à sa fille (qui a détruit les autres dans un autodafé qui annonce celui de la belle-sœur de Proust), ou encore des lettres de Racine et Saint-Simon, autres admirations proustiennes : ces documents restituent, en un habile montage, un horizon culturel spectaculaire et attachant.

En reproduisant plus de 350 documents de sa collection personnelle – photos, dessins et lettres manuscrites – l'auteur décrypte l'œuvre et l'entourage de Proust grâce aux échanges épistolaires. On découvre ceux qui ont inspiré les personnages de *La Recherche* mais également les proches, la famille ou les grandes figures de l'époque (Jean Cocteau, Auguste Rodin, François Mauriac, etc.) Le livre fera une part belle à l'écriture épistolaire de Marcel Proust, le lecteur découvrira pour la première fois plus de 65 lettres (en fac-similé) signées par l'auteur ! Préface de Jean-Yves Tadié, spécialiste de Proust. Une grande exposition « Marcel Proust - La Fabrique de l'œuvre » se tiendra à la BNF d'octobre 2022 à janvier 2023. Pedro Corrêa do Lago a prêté bon nombre de ses documents pour l'exposition.

Ah ! cher Loti, croyez-moi, le Masque avait du bon, Correspondance Blanche Lee Childe - Pierre Loti, Le Passeur Éditeur, 20 octobre 2022

En préparation de l'année Loti – on célébrera en 2023 le centenaire de sa mort – Hervé Duchêne réunit la correspondance inédite du célèbre académicien avec Blanche Lee Childe (1837-1886), femme du monde érudite et fascinante. Blanche n'est pas seulement une des nombreuses belles amies de Pierre Loti (1850-1923) : éternelle amoureuse, elle a une influence spéciale sur le romancier, dont elle devient l'égérie. Par ailleurs, elle le soutient, le relit et le conseille dans l'écriture de *Mon frère Yves*, et use de son influence auprès de Calmann-Lévy et de Buloz pour imposer la parution du livre en feuilleton dans la « Revue des Deux Mondes ». Cette correspondance comprend deux parties. L'une offre une édition intégrale des courriers adressés par Blanche Lee Childe à Pierre Loti, du début de leur relation épistolaire, en décembre 1882, à la publication en août 1883 du roman *Mon frère Yves*. L'autre propose sous le titre « Messages lointains », un ensemble de lettres inédites de Pierre Loti à Oirda (« la rose » en arabe) de l'automne 1883 à l'hiver 1885 et se termine par le mort de cette dernière. L'objet de cet ouvrage est de participer à l'année Loti en



faisant connaître des documents nouveaux, mais aussi de poursuivre le dévoilement d'une femme étonnante – ayant correspondu avec différentes personnalités des sciences et des lettres de son époque – et dont le Passeur publie en juin 2022 la correspondance avec l'archéologue Salomon Reinach.

Hervé Duchêne, historien et agrégé de Lettres classiques, signe une préface enrichissante. Il s'est spécialisé dans les correspondances de Blanche Lee Childe, après l'édition des lettres échangées avec Solomon Reinach.

Correspondance 1934-1944, Hélène Berr et Odile Neuberger **Éditions Tallandier, octobre 2022**

Édition présentée par Dominique Missika.

Il s'agit de la correspondance inédite entre Hélène Berr et son amie d'enfance Odile Neuberger avec qui elle allait au cours Boutet de Montvel, rue du Faubourg Saint Honoré. En 2020, Antoine et Olivier Hyafil, les deux fils d'Odile Neuberger, découvrent dans un sac qu'ils n'avaient pas ouvert jusque-là, 74 lettres d'Hélène Berr et 203 lettres de leur mère. Les voici rassemblées et publiées pour la première fois.

Du 16 juillet 1934 au 12 avril 1939, la correspondance est complète. Du 12 avril 1939 au 23 février 1943, seules les lettres envoyées par Odile Neuberger à Hélène Berr ont été retrouvées. De septembre 1940 à avril 1942 aucune lettre, elles sont toutes les deux à Paris. Dès qu'Odile est en zone sud, leur correspondance reprend, sauf qu'il manque les lettres d'Hélène. Du 23 février 1943 jusqu'au 1er mars 1944 soit sept jours avant l'arrestation d'Hélène Berr, à nouveau, les lettres envoyées par Hélène ou Odile se répondent.

Cette correspondance comprendra des fac-similés de plusieurs lettres et la reproduction des des-sins des deux correspondantes.

Le 7 avril 1942, Hélène Berr commence son journal. Une semaine plus tôt, Odile Neuberger, sa meilleure amie, a quitté Paris avec ses parents pour se réfugier en zone libre : les Allemands étaient venus arrêter son père, mais se sont trompés d'adresse, ce qui a permis aux Neuberger d'être prévenus.

74 lettres d'Hélène à Odile, et 154 lettres d'Odile à Hélène. Lettres d'Hélène, qu'Odile a réussi à garder au fil de ses pérégrinations. Lettres d'Odile conservées précieusement dans une petite boîte par Hélène et récupérées après-guerre par Denise l'une des deux sœurs ainée d'Hélène, qui dans un billet poignant les remet à Odile en Juillet 1945, quelque jours avant que celle-ci se marie. Cette publication bouleversera les lecteurs du *Journal* d'Hélène Berr et feront découvrir à ceux qui ne l'ont pas encore lu le destin tragique d'une jeune fille morte à Auschwitz.

Ces petits tas d'ombre et de lumière. Éditions L'Atelier contemporain **4 novembre 2022.**

Dans la monographie qu'il a consacrée en 2016 à Frédéric Benrath, Pierre Wat notait très justement que la peinture est vécue chez ce dernier « comme un art épistolaire et amical ».

Mais ce caractère « adressé » de l'aventure picturale de Benrath fut également prolongé – ou redoublé – par l'intense correspondance écrite dont il ne cessa de l'accompagner tout au long de sa vie. « Cette correspondance qui s'établit entre nous, écrit Benrath le 20 juillet 1975, ces lettres établissent vraiment une "correspondance" entre nos pensées affectives et nos idées sur les choses et les gens, sur l'art et la littérature. Cela est très important, tu le sais puisque tu réponds si bien ». Mais, comme le dira Michèle (ou Alice) dans une lettre du 29 décembre 1980, à un moment où elle prend un peu plus d'indépendance, « T'écrire, c'est aussi écrire » : le destinataire tend à disparaître et à être absorbé dans l'acte d'écriture auquel il a pourtant servi de point de départ. La correspondance publiée ici est extraite des plus de 500 cartes postales et lettres plus ou moins longues qu'échangèrent Frédéric Benrath et Michèle Le Roux, rebaptisée Alice en 1976 (puis Alice Baxter l'année suivante qui vit la sortie du film de Marguerite Duras intitulé *Véra Baxter*), à partir de leur rencontre en août 1969. Ils s'écrivirent très fréquemment jusqu'en 1981, lorsqu'ils étaient bien sûr séparés, mais aussi lorsqu'ils étaient tous deux à Paris, leur arrivant assez souvent d'aller eux-mêmes apporter la lettre qu'ils avaient écrite à son destinataire, soit en la glissant dans la boîte prévue à cet effet, soit en la lui remettant directement de la main à la main au moment de se retrouver. Leur correspondance, longtemps maintenue « secrète » se poursuivit jusqu'à la mort de Benrath en 2007.

La partie retenue de cette correspondance porte principalement sur la création artistique. De très nombreuses lettres de Benrath sont étroitement liées à sa vie de peintre.

Cette correspondance peut se lire, entre autres points de vue, comme l'échange d'un artiste à une autre artiste, entre une jeune presque-peintre, encore à l'état d'ébauche, à l'état embryonnaire, et un peintre avéré, déjà riche d'une longue expérience. L'une se destinant à la peinture devint écrivaine à part entière de textes exclusivement consacrés à la peinture. L'autre se destinant à une double carrière de peintre-poète devint peintre à part entière, sans avoir pour autant totalement abandonné une certaine recherche en écriture. Étrange chassé-croisé en pied-de-nez au destin. D'où cette double réflexion (pourrait-on dire « réflexion » ?), menée de front, sur la création artistique, à la fois littéraire et picturale. Subtil et inextricable jeu de reflets et de miroirs.



Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :
<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>
<https://fondationlaposte.org/agenda>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP B707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org